



La technologie de l'agriculture européenne

Une revue de travaux récents

On assiste depuis quelques années à un accroissement sensible, en nombre et en qualité, des publications consacrées à l'histoire et à l'ethnographie des agricultures européennes. Le nombre de rééditions s'accroît aussi, singulièrement en Grande-Bretagne, en Allemagne et aux États-Unis. (C'est aux États-Unis qu'on a réédité — en français — le chef-d'œuvre de Léopold Delisle, *Études sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au Moyen Age* !) On sait par ailleurs que les musées et collections d'outillage se multiplient partout dans ces pays, ainsi qu'en France et en Italie. Tout donne à penser qu'il s'agit là d'un mouvement d'ensemble, profond et important qui, après être resté longtemps confiné aux pays scandinaves, s'étend maintenant à l'ensemble des pays développés. Ce n'est pas ici le lieu de s'interroger sur les causes de ce phénomène. Il nous suffit d'observer qu'il existe, et qu'il dépasse certainement le niveau des modes passagères. Je voudrais seulement dans ce qui suit, au hasard des trouvailles et sans prétention aucune à l'exhaustivité, signaler quelques parutions récentes qui me semblent particulièrement importantes pour la technologie de l'agriculture.

Catalogues

Et d'abord, trois catalogues : *Living Historical Farms Handbook*, par J. T. Schlebecker et G. E. Peterson (Washington, Smithsonian Institution, 1972, 91 p.) ; *Handbuch der europäischen Freilichtmuseen*, par A. Zippelius (Bonn, Rudolf Habelt, 1974, 327 p., index, ill.) ; et *Barbs, Prongs, Points, Prickers and Stickers*, par R. T. Clifton (Norman, University of Oklahoma Press, 1970, 418 p., index, ill.).

L'ouvrage de Schlebecker et Peterson est avant tout un guide pratique destiné à ceux qui veulent eux-mêmes créer une « ferme historique ». On y trouve une foule de renseignements utiles, comme par exemple les coûts, les moyens de se procurer de l'argent, l'organisation des visites, etc., mais surtout une liste des réalisations existantes, État par État (y compris au Canada), ainsi que l'adresse exacte de quelque 370 personnes qui ont des responsabilités dans ce domaine. Combien nous manque un semblable travail pour la France ! Il y a quelque 200 « fermes historiques » aux États-Unis, et l'Association for Living Historical Farms and Agricultural Museums publie un

bulletin annuel, dont le premier numéro a paru en 1975. Je ne résiste pas au plaisir de citer le passage suivant de Schlebecker et Peterson, qui nous dit bien la difficulté et la valeur de l'exercice qui consiste à monter une « ferme historique ». « L'historien généraliste qui n'a pas trouvé tous les détails relatifs à un aspect de la vie passée peut contourner le sujet, ou même l'ignorer tout à fait. Au contraire, lorsqu'il s'agit de reconstituer une exploitation, il faut retrouver d'une manière ou d'une autre des détails tels que clôtures, plantes, animaux et outillage utilisés par l'agriculteur d'autrefois. » On ne triche pas avec le concret.

À la différence du précédent, le *Handbuch* de Zippelius s'adresse au public des musées de plein air, et non à ceux qui les font. Il est proche, par la qualité et la commodité d'emploi, des meilleurs guides touristiques. Chaque pays fait l'objet d'une carte où sont pointés tous les musées de plein air. Ceux-ci sont ensuite décrits avec tous les détails utiles, adresse, noms des responsables, époques d'ouverture, etc., et de nombreuses illustrations. L'ouvrage est actuellement dépassé pour la France, où il ne mentionne que le Musée des arts et traditions populaires de Paris et, à l'état de projets, ceux des Landes et de Chambéry. Mais la remarque suivante de Zippelius reste malheureusement trop vraie : « L'idée 'Musée de plein air' ne trouva longtemps en France qu'un écho très réduit. C'est peut-être à la mentalité française qu'il faut l'imputer, car lorsqu'on commença à y réfléchir sérieusement, dans les années trente, on n'envisagea qu'un seul musée central pour tout le pays. » Quoi qu'il en soit, les résultats sont là. Nous avons peut-être en France d'excellents théoriciens de la muséologie, mais notre pays n'occupe que deux pages du manuel de Zippelius, contre 27 pour la seule Finlande ! Je ne crois pas que cette proportion soit entièrement injustifiée.

Le troisième catalogue de notre liste n'a rien à voir avec les deux précédents. Il s'adresse à une race de collectionneurs fort surprenante pour nous, celle des collectionneurs... de fil de fer barbelé ! Où la passion ne va-t-elle pas se nicher ? Sourions, mais admirons : voici un répertoire complet des 470 brevets (j'ai bien écrit quatre cent soixante-dix brevets), pris presque tous (95 %) entre 1874 et 1894, pour la réalisation de clôtures en fil de fer barbelé. Voilà pour ceux qui pensent que l'innovation technique est quelque chose de simple, dont on peut parler en général et dans l'abstrait ! Nous n'avons rien connu de tous ces développements en Europe, parce que les barbelés nous sont venus tout faits d'Amérique. (Quand au juste ? Et avec quelles conséquences ? Petit problème à résoudre...) Mais si les Américains s'y intéressent autant, c'est parce qu'ils savent que les barbelés ont été à l'origine de l'un des changements les plus importants de leur histoire économique : la fin de l'élevage extensif, à l'espagnole, dans l'Ouest. La légende s'est aujourd'hui éparpillée de cette histoire — les amateurs de westerns et les lecteurs de *Lucky Luke* me comprendront. Ce n'est pas une raison pour ne pas la prendre au sérieux.

Bibliographies

Les bibliographies commencent à se faire assez nombreuses dans le domaine de l'histoire de l'agriculture. Voici quelques titres, au hasard de la fourchette.

— *Enclosures and the Open Fields : A Bibliography*, par J. G. Brewer (The

British Agricultural History Society, 1972, 32 p.). Mentionne 355 titres, dont 22 antérieurs à 1915, ce qui a au moins l'intérêt de montrer que le sujet n'est pas nouveau. Distribué par le Museum of English Rural Life, Reading.

— *Agricultural Periodicals of the British Isles, 1681-1900, and their Location*, par F. A. Buttress (University of Cambridge, School of Agriculture, 1950, 16 p.). Travail déjà ancien, mais encore disponible. Inventaire sans doute exhaustif de quelque 500 titres, avec, pour les plus rares, indication de la bibliothèque où ils sont conservés et, pour les autres, le numéro de classement dans l'*Union Catalogue of Periodical Publications in the University Libraries of the British Isles*. Quelle ne serait pas l'utilité d'un ouvrage équivalent pour la France !

— *A Bibliography of Roman Agriculture*, par K. D. White (Reading, Institute of Agricultural History, 1970, xxiii + 63 p.). Le vademecum indispensable sur le sujet ; 918 titres classés par thèmes et commentés. Il manque un index des noms d'auteurs.

— *Boeken betreffende de belgische landbouw vergehenen voor 1850 / Ouvrages concernant l'agriculture belge parus avant 1850*, par J. David (Leuven/Louvain, Centre belge d'histoire rurale, n° 47, 1975, 87 p.). C'est une liste non exhaustive, mais assez étendue puisqu'elle compte environ 1 200 titres classés par ordre alphabétique. La très grande majorité des ouvrages recensés sont du XIX^e siècle. Le titre le plus ancien est une édition de P. de Crescenzi, parue à Louvain en 1474, en latin. Mais il y a assez peu de choses avant 1760-1780. Cette fois, c'est un index matières qui fait défaut.

— *Die Brotnahrung. Auswahl-Bibliographie zu ihrer Geschichte und Bedeutung*, par F. Binder (Ulm a. Donau, Deutsches Brotmuseum, 1973, Heft 9). Le pain est un sujet qui comporte une bibliographie gigantesque. Ce gros volume de 299 pages ne l'épuise pas, d'autant moins qu'à côté de ce qui concerne le pain proprement dit, figurent un grand nombre de références générales consacrées à la production agricole, à la cuisine, etc., qui seraient peut-être plus à leur place ailleurs. La partie consacrée à la farine et à la boulangerie n'occupe que la moitié de l'ouvrage. Mais des aspects auxquels on ne pense pas toujours sont bien représentés, comme par exemple les maladies professionnelles dans la boulangerie, ou le problème pain et caries dentaires. En revanche, la consommation de céréales sous d'autres formes que le pain — soupes, bouillies, gruaux, semoules, pâtes, etc. — semble à peu près absente, ce qui est tout de même gênant sur le plan historique et comparatif. Sur le plan géographique, l'Allemagne est privilégiée, ce qui est normal ; il aurait même sans doute mieux valu que l'auteur se limitât strictement à l'Allemagne, plutôt que de présenter un recensement par trop sporadique des sources non allemandes. Néanmoins, ce travail a l'immense avantage d'exister : 3 056 titres classés par matières, avec deux index, par sujets et par auteurs, représentent un outil de travail très appréciable.

Rééditions

Comme on l'a dit plus haut, elles sont fort nombreuses. Signalons *English Agriculture in 1850-1851*, par James Caird, l'Arthur Young du XIX^e siècle (London, Frank Cass, 1968, LI + 548 p.), et *The Agricultural Revolution in Norfolk*, par Naomi Riches (London, Frank Cass, 1967, ix + 194 p.), dont l'édition originale de 1937 est à peu près introuvable en France. L'ouvrage

de Dorothea Oschinsky, *Walter of Henley and Other Treatises on Estate Management and Accounting* (Oxford, Clarendon Press, 1971, xxiv + 504 p.) n'est pas une simple réédition, bien que la plupart de ces traités aient déjà été publiés au moins une fois au XIX^e siècle. C'est certainement l'édition définitive de ces manuels anglo-normands d'agriculture que tous les médiévistes connaissent bien. Une seule réserve sur le travail de D. Oschinsky : le souci légitime d'établir un texte aussi conforme que possible à l'« original » la conduit à éliminer des variantes provenant de copies tardives, mais qui ont un intérêt sur le plan de l'histoire des techniques.

Toujours en Angleterre, l'entreprise de réédition la plus spectaculaire est celle de David & Charles qui se sont attaqués depuis plusieurs années maintenant à la série des quelque 120 *County Reports* publiés par le Board of Agriculture entre 1790 et 1815. Les cinq volumes de synthèse, rédigés par William Marshall, le grand contemporain et rival d'Arthur Young, sont déjà sortis. Il s'agit d'une des mines d'information les plus extraordinaires existant sur l'agriculture d'un pays européen vers 1800¹. Nous avons quelque chose de comparable en France, en moins homogène, avec les enquêtes et statistiques de la Révolution et de l'Empire. Mais qui aura le courage — et les moyens — de reprendre à leur sujet le travail de dépouillement et d'exploitation interrompu par la guerre de 1914-1918 ?

Beaucoup d'autres rééditions importantes paraissent en Italie et en Allemagne. Pour ce dernier pays, je mentionnerai l'histoire des boissons fermentées d'Adam Maurizio (*Geschichte der gegorenen Getränke*, Wiesbaden, Dr. Martin Sändig, 1970, viii + 262 p., index, ill.), pour regretter que l'édition française de son *Histoire de l'alimentation végétale* (Payot, 1936) reste toujours aussi désespérément introuvable. De même, la réédition au Danemark de l'ouvrage fondamental de Paul Leser, *Entstehung und Verbreitung des Pfluges* (Münster i. W., Anthropos, 1931 – International Secretariat for Research on the History of Agricultural Implements, National Museum, Brede) nous rappelle que *L'homme et la charrue*, de A. G. Haudricourt et M. J. Brunhes-Delamarre, est maintenant épuisé et qu'il faudrait donc songer à le rééditer.

A signaler enfin, mais il s'agit là de technologie générale, ce monument qu'on appelle simplement « le Feldhaus », *Die Technik der Vorzeit, der Geschichtlichen Zeit und der Naturvölker*, par F. M. Feldhaus (Wiesbaden, Heinz Moos, 1970 ; l'édition originale est de 1914). Les curieux trouveront, dans ce dictionnaire extraordinaire, des articles aussi amusants que l'histoire du bouton (*Knopf*), celle de la brosse à dents (*Zahnbürste*) ou de la ceinture de chasteté (*Keuschheitsgurt*). La guillotine (*Fallbeil*) est représentée dans un dessin de Lucas Cranach l'Ancien... de 1539 (encore une de nos gloires nationales qui fout le camp !). Qu'on ne voie surtout pas dans cette énumération insolite un goût malsain de l'anecdote de la part de l'auteur. En technologie, il n'y a pas d'anecdote, ou plus exactement, nous n'avons le droit de considérer aucun fait comme tel, tant que nous n'avons pas prouvé qu'il n'avait effectivement aucune signification. Feldhaus l'avait bien compris.

1. Aux dernières nouvelles, David & Charles n'ont réédité qu'une dizaine de titres. Mais la collection complète des *County Reports* sur l'Angleterre est disponible chez E. P. Books, en microfilms.

Ouvrages

Dans la production de ces dernières années, et toujours sans aucune prétention à l'exhaustivité, sept titres présentent à mon avis une importance exceptionnelle. Aucun d'eux ne devrait être ignoré des chercheurs s'intéressant de près ou de loin à l'agriculture. Sur les sept, six intéressent l'Europe et un l'Amérique.

— *Die Geschichte der Landtechnik im XX. Jahrhundert* (L'histoire de la technique agricole au XX^e siècle) (Frankfurt, DLG Verlag, xii + 449 p., index, ill.), édité par Günther Franz, est actuellement à ma connaissance le seul ouvrage de haut niveau à traiter spécifiquement de l'histoire du machinisme agricole dans un pays européen. C'est un ouvrage collectif qui rassemble 23 articles consacrés à tous les aspects de l'évolution des techniques depuis le début du siècle jusque vers 1965. L'un d'eux, dû à Wolfgang Jacobeit, est une étude complète de l'attelage dans toute la diversité qu'il avait atteinte avant que la motorisation ne le fasse disparaître (pp. 11-15, avec quatre cartes de répartition valables pour les deux Allemagnes dans leurs frontières de 1945). L'article sur les moyens de transport, par Gerhardt Preuschen (pp. 65-102), va de la charrette et de la brouette à la courroie transporteuse, et étudie avec le même sérieux celles-là et celle-ci. Sont traités dans d'autres articles le travail du sol (pp. 119-154), la récolte des betteraves (betteraves à sucre, pp. 375-390, et betteraves fourragères, pp. 391-394), les matériels de laiterie (écrémeuses centrifuges et machines à traire, pp. 423-439), etc. Chaque article est accompagné d'une bibliographie et de nombreuses illustrations, photos, schémas, reproductions de gravures anciennes... Il est impossible de résumer ce livre. Ses qualités en font un instrument de référence indispensable.

— *The Spade in Northern and Atlantic Europe* (Belfast, Ulster Folk Museum, 1970, xiii + 257 p., ill., 33 pl. h.-t.) est également un ouvrage collectif. Les éditeurs scientifiques en sont A. Fenton, d'Edimbourg, et A. Gailey, de Belfast. Qu'un ouvrage de cette importance, consacré à la bêche dans les îles Britanniques et les pays scandinaves, n'en épuise pas le sujet est significatif : il faudrait probablement deux fois plus de pages pour traiter de la même question dans un ensemble tel que, par exemple, la France plus le Benelux. Le livre rassemble 18 articles précédés d'une introduction de E. Estyn Evans, et accompagnés de 85 illustrations et de 33 photos hors-texte. Chaque article est suivi d'une bibliographie, à laquelle s'ajoute une liste d'ouvrages sélectionnés en début de volume.

Les trois premiers articles, de caractère historique, sont consacrés respectivement à l'âge du bronze en Cornouailles (Ch. Thomas), à l'époque romaine en Grande-Bretagne (W. H. Manning) et à l'époque médiévale (W. O. Hassall). Le fait que des empreintes de bêche dans le sol aient pu être repérées, photographiées et datées de l'âge du bronze avec une bonne précision, est un témoignage du niveau auquel est parvenue l'archéologie anglaise. L'auteur fait un rapprochement très intéressant entre l'outil que les empreintes permettent de restituer partiellement et la *Cornish shovel* actuelle. Cette pelle-bêche, au manche long (plus de 150 cm) et courbe, qu'on retrouverait en Bretagne, diffère de la pelle de terrassier ordinaire du reste des îles Britanniques, dont le manche est plus court. Gordon Childe avait déjà noté cette différence (*What Happened in History ?*). Mais qui nous don-

nera une vraie monographie complète de ces deux outils, qu'on ne représente jamais parce qu'ils sont encore aujourd'hui d'usage courant ?

L'Irlande est la région traitée le plus exhaustivement avec trois articles de A. Gailey sur la typologie des bêches, de C. Ó Danachair sur leur utilisation et de A. T. Lucas sur l'écobuage. Si on leur ajoute les travaux publiés ailleurs de E. E. Evans (*Irish Folk Ways*, 1957) et ceux de A. Gailey et A. T. Lucas parus dans la revue *Tools and Tillage*, il faut convenir que l'Irlande est certainement le pays d'Europe où les techniques culturales sont le mieux connues. La typologie et la cartographie des bêches, faites par A. Gailey, montrent que leur répartition dans l'espace obéit à des facteurs uniquement historico-culturels. L'article de C. Ó. Danachair fait le point sur diverses méthodes de labour en *lazy-beds* et en billons ; on peut les rapprocher des méthodes culturales en usage aux îles Féroé, décrites par J. av Skarði dans le même volume, et qui présentent des particularités très intéressantes. L'article de A. T. Lucas sur l'écobuage s'appuie sur l'exploitation quasiment exhaustive des données littéraires et orales sur ce sujet (556 références citées !). Mais je ne suis pas d'accord avec lui quand il y voit la « survivance archaïque » d'une technique néolithique (p. 134). D'abord, comme je crois l'avoir montré, parce que l'écobuage exige des outils de métal et même sans doute de fer, contrairement à l'essartage. Ensuite et surtout, parce que la littérature agronomique est muette sur le sujet de l'écobuage avant le xvi^e siècle. En fait la référence la plus ancienne qu'on puisse attribuer avec certitude à l'écobuage nous est donnée dans ce volume par R. A. Dodgshon et C. A. Jewell : elle est tirée d'un manuscrit de 1246 originaire du Devon. On est loin du néolithique !

L'écobuage (*paring and burning*) et deux autres thèmes techniques voisins, le tourbage (*peat cutting*) et l'exploitation des gazons (*cutting of sod, of turf*), occupent d'ailleurs la majeure partie du reste du volume, mis à part deux articles sur la bêche de l'île de Man. De toute évidence, les trois techniques sont étroitement associées. D'une part parce qu'on a écobué des tourbières pour des cultures temporaires d'avoine, de sarrasin et de pommes de terre — peut-être pas avant le xvii^e siècle toutefois. Mais d'autre part, et peut-être surtout, parce qu'il faut écroûter, c'est-à-dire écobuer au sens restreint du terme (*paring*) la tourbière avant de la mettre en exploitation. Écroûtage en quoi consiste aussi l'exploitation du gazon superficiel des landes en vue de son utilisation comme combustible. Rien d'étonnant à ce qu'on retrouve dans toutes ces opérations une famille très homogène d'outils dont le type est la *breast-plough*, cette « bêche » à écobuer des îles Britanniques (qui ne ressemble pas du tout à l'idée que nous nous faisons en France d'une bêche). A noter qu'il ne s'agit pas d'une « charrue de poitrine », l'outil étant poussé à bras et *breast* n'étant qu'un des nombreux termes dialectaux anglais qui désignent le gazon.

L'écobuage intéresse essentiellement les îles Britanniques. En Scandinavie, il est absent, ou récent : la technique et l'outil semblent avoir été introduits en Suède au début du xviii^e siècle, en provenance d'Angleterre. L'exploitation du gazon, en revanche, est plus ancienne. De nombreux tumulus danois en gazon sont datés de l'âge de fer, et les tranches de gazon y sont encore individuellement reconnaissables. Il semble qu'on y ait de toute ancienneté extrait les gazons avec des bêches, importante différence avec l'étrépage du Morbihan qui se faisait à la houe. Il se dessine ainsi, sur les

rives de la mer du Nord (y compris sans doute une partie au moins des Pays-Bas), une assez vaste province où la bêche était préférée à la houe dans un certain nombre de travaux.

Le tourbage est traité dans sept contributions intéressant l'Irlande, les îles Féroé, le Danemark, l'Écosse, la Norvège, le Yorkshire et le pays de Galles. L'étude qui concerne le pays de Galles est particulièrement complète (T. M. Owen, « Peat Cutting in Wales : A Socio-Technical System »). C'est un modèle d'étude technologique, en ce sens que la grande précision des détails techniques y est associée à une analyse très fine de leur rôle dans l'ensemble socio-économique. A noter en particulier l'attention que l'auteur prête aux procédés de mesure qui permettent d'estimer les besoins et d'organiser le travail en vue d'un rendement optimum.

— *Land Transport in Europe* (Copenhagen, Nationalmuseet, 1973, Folkelivs studier 4, 512 p., ill.) est, comme *The Spade*, auquel il ressemble par la structure interne, un ouvrage collectif. On retrouve Alexander Fenton parmi les éditeurs scientifiques, avec Jan Podolák (Tchécoslovaquie) et Holger Rasmussen (Danemark). Il n'est pas possible de rendre compte dans le détail des 22 articles rassemblés dans ce livre, tant sont divers les thèmes et les régions traités, de la Sibérie au Portugal et des Féroé à la Bulgarie, du portage sur la tête au traîneau à chiens et du ski aux freins de voitures (détail si important et si souvent négligé !). Tout ce qu'il est possible de faire est de donner une idée des principaux sujets abordés.

Quatre pays font l'objet de monographies d'ensemble des transports ruraux : les îles Féroé, la Tchécoslovaquie, la Bulgarie et l'Ukraine. Toutes les quatre font une large place aux techniques humaines (portage), qui sont en outre traitées spécifiquement dans sept autres contributions. Une des plus intéressantes est celle de Jorge Dias, « Wie Frauen in Portugal Lasten tragen » (Comment les femmes portent les charges au Portugal). A noter aussi deux études sur l'utilisation d'objets de toile comme moyens de transport dans le sud-est de l'Europe (Hongrie et Carpates). L'étude de deux skis anciens trouvés dans le nord de la Norvège est l'occasion d'une analyse d'ensemble des techniques de skiage en Laponie par Ø. Vorren. A signaler enfin une allusion, malheureusement trop courte, à l'emploi d'échasses par les pêcheurs dans les Carpates ukrainiennes (M. P. Prychodko, p. 413).

Traîneaux, voitures et attelages occupent le reste du volume. Mais malgré le très grand intérêt de toutes les contributions qui en traitent, je voudrais signaler plus particulièrement l'une d'elles, car elle touche de plus près aux techniques agricoles proprement dites : « Draught Oxen and Horses in the Baltic Countries », par A. Viires (Tallinn).

Le problème des animaux de trait en agriculture, bœufs ou chevaux, traîne depuis des lustres dans la littérature technologique sans avoir vraiment reçu de solution. En Europe occidentale, il est probable que celle-ci viendra d'une analyse plus poussée des modalités et des fonctions du hersage et des transports dans le système de culture. Dans les pays baltes, les termes du problème sont différents. C'est la structure de l'instrument de labour lui-même — la *sokha* — qui est en cause. Dans les régions centrales, Lettonie, sud de l'Estonie et nord de la Lituanie, la prédominance des chevaux et de la *sokha* à brancards est ancienne, aussi ancienne peut-être que la prédominance des bœufs dans le nord de l'Estonie et dans l'extrême sud de la Lituanie, où elle est liée à la présence d'instruments à timon. Mais cette opposition

ne met pas en jeu seulement deux modes d'attelage et deux types d'instruments. C'est l'ensemble des systèmes de culture qu'il faut prendre en compte. L'auteur ne va pas tout à fait jusqu'au bout de cette analyse, qu'il se borne à esquisser dans sa conclusion. Au moins présente-t-il à fond les termes du problème. Son argumentation philologique, en particulier, est, suivant la coutume balto-finnoise, solidement étayée.

— Pour en terminer sur ces questions de transports ruraux, je ne peux pas ne pas citer la récente réédition de *The English Farm Wagon*, par J. Geraint Jenkins (Newton Abbot, David & Charles, 1972, xii + 250 p., tabl., ill.). Du même auteur, *Agricultural Transport in Wales* (Cardiff, National Museum of Wales, 1962, 107 p., tabl., ill., 30 planches h.-t.) est encore disponible.

— *Het hangereedschap op de hoeve / L'outillage manuel de la ferme. Documentation technique parue avant 1860*, par Johan David (Louvain, Centre belge d'histoire rurale, n° 41, 265 p., index, ill.), aurait pu figurer dans les rééditions. En effet l'auteur a eu l'idée simple, mais féconde, de reproduire toute l'iconographie publiée en Belgique ou sur l'agriculture belge parvenue à sa connaissance avant 1860, avec en regard les textes correspondants. Le résultat est un instrument de travail précieux, d'autant qu'il porte sur un thème — l'outillage manuel — dont il faut reconnaître qu'il est bien négligé en Europe continentale. Les documents sont classés par ordre chronologique. Le plus ancien est de 1672 (J. Van der Groen, *Le jardinier des Pays-Bas*, Bruxelles, ouvrage bilingue). Mais en fait, il n'y a de série continue qu'à partir du *Dictionnaire du jardinage relatif à la théorie et à la pratique de cet art*, anonyme, Paris-Liège, 1783.

Il y a quelque outrecuidance à rendre compte d'un livre dont on ignore la langue. Néanmoins, je ne voudrais pas passer sous silence l'ouvrage d'Ernesto Veiga de Oliveira, Fernando Galhano et Benjamin Pereira, *Alfaia agrícola portuguesa* (Lisboa, Instituto de alta cultura, Centro de estudos de etnologia, 396 p., index, ill., bibl., nombreuses cartes et planches h.-t.). On sait le développement qu'ont pris les études ethnographiques au Portugal sous l'impulsion de Jorge Dias, récemment décédé. Ce livre représente ainsi la somme de plusieurs décennies de travail en équipe. Je me bornerai à exprimer mon admiration pour la quantité prodigieuse d'informations qu'il renferme. En particulier, j'y ai trouvé mention d'une technique bien caractérisée, le labour collectif à bras, dans laquelle plusieurs travailleurs (jusqu'à 15 ou 20) retournent ensemble et du même geste une même tranche de terre. L'originalité du Portugal en cette matière, c'est qu'on y fait ce travail à la houe, alors que dans tous les exemples que je connaissais jusque-là, les seuls outils employés étaient la bêche ou le pieu à labourer, sans exception. Je ne ferai qu'une réserve sur *Alfaia agrícola portuguesa*, et encore ne s'agit-il que d'une impression que ma méconnaissance de la langue ne me permet pas de vérifier. C'est une certaine tendance à se limiter aux descriptions qualitatives. Bien entendu, celles-ci sont à la base de tout, et nous sommes d'autant plus mal placés en France pour critiquer ce défaut que nous souffrons du défaut inverse d'inflation théorique. Mais ce sont, me semble-t-il, les aspects quantitatifs (rendements), ainsi que la combinatoire des techniques à l'intérieur du système de production, qui font le lien entre l'ethnographie descriptive, l'économie et l'histoire. Pourquoi ce refus d'entrer dans une telle problématique, refus qu'on retrouve, paradoxalement, dans la plupart des travaux qui nous viennent des pays socialistes ? Est-ce un simple aspect du cloisonne-

ment entre disciplines ? Mais alors, pourquoi une chose aussi simple que le poids des outils à main n'est-elle jamais mentionnée dans aucun des ouvrages qui font l'objet de cette recension, même pas dans *The Spade* ?

— *Getreidebau in Ost-und Mitteleuropa*, édité par Iván Balassa (Budapest, Akadémiai Kiadó, 1972, 653 p., index, glossaire, bibl., ill.), est un de ces monuments que produit régulièrement l'édition hongroise. C'est un recueil de 20 articles, dont la répartition géographique est la suivante : Hongrie (6), Tchécoslovaquie (3), Pologne (2), RDA (1), Yougoslavie (1), Bulgarie (1), et républiques soviétiques de Biélorussie (1), de Moldavie (1), de Géorgie (1), d'Arménie (1) et d'Azerbaïdjan (1).

Ce n'est pas le moindre intérêt de l'ouvrage que cette diversité géographique, qui nous donne accès à des pays dont la littérature nationale est en général hors de notre portée. Intérêt accru par un glossaire de quelque 1 200 mots techniques dans une douzaine de langues. Dans la plupart des pays représentés par une seule contribution — Biélorussie, Moldavie, Azerbaïdjan, Arménie, Bulgarie —, l'accent est mis sur la description des outillages et surtout des instruments de labour. Je viens de dire ce qu'on pouvait penser de cette manière de procéder, à la fois nécessaire et insuffisante. Son grand avantage est de donner des matériaux d'analyse définitifs, comme par exemple les cartes de répartition, qui sont des instruments de travail indispensables. On trouve ainsi une carte des araires de Bulgarie (p. 350) par C. Vakarelski, qu'on aurait aimé voir compléter par une carte semblable des charrues de ce pays ; une carte des araires du Mecklembourg (p. 490) par U. Bentzien ; une carte des techniques de battage et de dépiquage en Moldavie (p. 271) par N. A. Demtschenko, etc. La cartographie des différents types de herses en Biélorussie par L. A. Moltschanova (pp. 222 et 225) nous rappelle combien nous avons tort de considérer cet instrument comme accessoire et d'en négliger l'étude.

Mais plusieurs articles s'écartent du cadre de la description des outillages. C'est le cas, par exemple, de celui où I. Wellmann compare l'évolution des terroirs et des structures agraires dans les régions de Hongrie annexées à l'Empire ottoman et dans celles qui restèrent soumises au régime féodal européen. Deux articles portent sur l'agriculture forestière (essartage) considérée comme système, dans les montagnes limitrophes de Pologne (A. Lewicka) et de Slovaquie (J. Podolák). En Pologne, il y a eu encore un essart collectif important en 1962 dans le village de Żabnica (Beskides centrales, au sud de Katowice) — c'est l'occasion de rappeler qu'en Autriche (Styrie), l'ultime fin des essartages se situe en 1963-1964 (Frühwald 1966). Je mentionnerai encore trois articles importants intéressants le « bassin des Carpates » ou la « plaine du Danube » (en clair : la Hongrie dans ses frontières d'avant 1918) : le premier sur les outils et modalités de la moisson, par I. Balogh ; le second sur les *Sensensicheln*, littéralement faux-faucilles, et qui correspondent à nos *volants* de France ; et enfin le dernier sur un type de grenier propre à la région du confluent Danube-Drave, qui est monté sur patins pour pouvoir être déplacé (E. Füzes). Ce type de grenier déplaçable est caractéristique d'une ethnie slave, les Schokazes, et correspond au nouveau

2. En 1974, je n'avais pas pu obtenir une balance au Musée national des techniques pour y peser des houes. Tout dernièrement, voulant peser des faucilles au Museum of English Rural Life de Reading (G. B.), je n'y pus trouver... qu'un pèse-lettre !

mode de vie, très mobile, voire semi-nomade, développé par ces derniers lors de la recolonisation de la plaine danubienne.

Reste à parler du dernier titre de cette recension, qui intéresse l'Amérique du Nord.

— *Whereby we Thrive*, par John T. Schlebecker (Ames, The Iowa State University Press, 1975, x + 342 p., bibl., index, tabl., ill.), est un livre ambitieux qui, comme l'indique son sous-titre, *A History of American Farming, 1607-1972*, se veut de portée très générale. Mais par « général », il ne faut nullement entendre « superficiel ». Il s'agit au contraire d'une synthèse extrêmement dense et élaborée, rendue possible par l'extraordinaire application avec laquelle est fouillée là-bas l'histoire de l'agriculture. Les bibliographies elles-mêmes s'y comptent probablement par dizaines (on imagine ce que cela représente en gain de productivité dans le travail de l'historien). J. T. Schlebecker est lui-même l'auteur de l'une d'elles, ainsi que de plusieurs ouvrages importants sur l'histoire de l'élevage (*Cattle Raising on the Plains, 1900-1961*, Lincoln, 1963 ; *A History of American Dairying*, Chicago, 1967). Son travail peut être considéré comme un aboutissement et un résumé de cette somme énorme de travaux. C'est certainement la meilleure introduction possible au sujet à l'heure actuelle, avec l'excellent *Readings in the History of American Agriculture* de Wayne D. Rasmussen (Urbana, 1960). En fait, ces deux ouvrages se complètent admirablement. L'un est un précis, un manuel, avec ce que le genre comporte nécessairement de sécheresse et de raccourci. L'autre est une anthologie, moins complète mais plus vivante. Un dernier détail. Ce J. H. Fabre, dont J. T. Schlebecker a cité le passage suivant en exergue à son livre et dont il a tiré son titre, est-il notre célèbre entomologiste ? Voici le passage en question, qui du reste est tout à fait à sa place à la fin de cette chronique : « History celebrates the battlefields whereon we meet our death, but scorns to speak of the plowed fields whereby we thrive. It knows the names of the king's bastards but cannot tell us the origin of wheat. This is the way of human folly. »

François SIGAUT